

Les grèves sous la Monarchie de Juillet (1830-1847) [Jean-Pierre Aguet]

Autor(en): **Lasserre, André**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **5 (1955)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

temps», qui abolit le patriarcat et se déclara «Chef de la religion», ou de l'exemple d'Henri VIII, qui réunit «fort prudemment l'autorité sacrée à la civile en se faisant proclamer chef de l'Eglise». S'il réalisait ce programme, le roi de Piémont s'acquerrait, dit Radicati, une gloire immortelle, «pour être le premier qui rétablira la morale chrétienne parmi son clergé et le premier qui délivrera l'Italie de la cruelle oppression des ecclésiastiques, sous laquelle notre nation a inutilement gémi pendant plusieurs siècles». Il est intéressant de relever que Radicati souhaitait l'unité politique de l'Italie placée sous un seul monarque éclairé (après sa rupture avec le roi de Sardaigne, il fonda cet espoir sur le royaume des Deux-Siciles et la maison de Bourbon).

A Londres, Radicati publia encore, en anglais, d'autres ouvrages, *Histoire de l'abdication de Victor-Amédée, Parallèle entre Mahomet et Moïse* (1731), *Dissertation philosophique sur la mort* (1732), *Récit fidèle et comique de la religion des cannibales modernes* (1734), qui suscitèrent des protestations de l'évêque de Londres auprès du duc de Newcastle, secrétaire d'Etat de Georges II. Son séjour en Angleterre étant rendu toujours plus difficile, Radicati se réfugia, en 1734 ou 1735, en Hollande, où il vécut dans la misère, sous un autre nom, pour mourir à la Haye, en 1737, après y avoir republié, en français, la plupart de ses écrits antérieurs, corrigés et augmentés, ainsi que des écrits nouveaux, réunis sous le titre de *Recueil de pièces curieuses sur les matières les plus intéressantes* (1736).

M. Venturi a eu le grand mérite d'avoir mis en lumière les rapports entre cet isolé et le Piémont de son temps et d'avoir défini l'originalité de la pensée de Radicati, en faisant de celle-ci une étape intermédiaire entre le déisme anglais, essentiellement religieux, et le déisme littéraire et laïque de Voltaire qui empruntera, d'ailleurs, de nombreuses idées à l'auteur des *Discours*. Ce n'est pas par hasard que Voltaire a pris comme pseudonyme de l'*Epître aux Romains, traduite de l'italien* (1769), le nom même du comte de Passerano. M. Venturi a retrouvé, dans la bibliothèque de Voltaire, conservée à Leningrad, un exemplaire du *Recueil de pièces curieuses* de Radicati. Il serait intéressant de déterminer exactement ce que Voltaire doit au philosophe piémontais dont on souhaite vivement que M. Venturi donne bientôt une édition des œuvres complètes, qui faciliterait grandement une telle confrontation et permettrait de soumettre la pensée subtile de Radicati à une analyse détaillée. Grâce au savant italien, nous en connaissons à présent toute l'importance.

Genève

S. Stelling-Michaud

JEAN-PIERRE AGUET: *Les grèves sous la Monarchie de Juillet (1830—1847)*.

E. Droz, Genève 1954. 406 p.

Aborder l'histoire économique de la Monarchie de Juillet est une entreprise hasardeuse; peu explorée jusqu'ici par les chercheurs malgré l'intérêt que présente cette période de transformation, on ne dispose guère que des

vastes ouvrages de synthèse de Dolléans, Sée, Levasseur, etc., qui se répètent les uns les autres ou démarquent les mêmes sources : Villermé, Buret, Ville-neuve-Bargemont. On compte trop peu de ces belles études comme celles que Mme Kahan-Rabecq consacra à l'Alsace, Rude à Lyon ou Levainville à Rouen. C'est dire la difficulté de la tâche de M. Aguet, qui a fait, dans son domaine, œuvre de pionnier en décrivant les 382 grèves connues de cette époque à travers les journaux, les rapports de procureurs généraux ou ceux de la police générale. Etudiant les grèves par groupes de métiers et régions, il décrit pour chacune ses causes, son organisation, son déroulement, ses résultats et les réactions des patrons, de l'Etat et de la société... pour autant que des sources trop souvent indigentes le permettent. Dans sa conclusion, et toujours selon le même plan, il doit malheureusement constater le peu de certitudes qu'il a acquises. Retenons surtout celles-ci, modestes peut-être, mais au moins fortement étayées : les grèves de la Monarchie de Juillet sont dues à des changements dans le système de production ou à un désir d'amélioration du niveau de vie. Elles sont économiques, même si l'opinion publique y vit toujours des mouvements politiques : comme d'autres historiens, l'auteur doit conclure à une très grande rareté des rapports entre républicains et ouvriers ; cela amène évidemment au problème, encore obscur, de la préparation à la révolution de 1848 où les ouvriers jouèrent pourtant un si grand rôle après avoir été sinon monarchistes du moins résignés à la royauté.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les grèves furent plus le fait d'artisans que d'ouvriers de la grande industrie. On pourrait se demander légitimement comment ces derniers réagirent contre la dureté de leur situation ; sans doute par des émeutes sporadiques, des pillages de grains ou simplement par l'alcoolisme générateur d'oubli et le vagabondage tels qu'ils sévirent par exemple dans le Nord à cette époque. Seules des recherches dans les archives militaires (dans les importantes séries de la correspondance générale et de la cherté des grains), départementales et communales pourront faire connaître ces premiers soubresauts de la prise de conscience de classe qui atteignirent rarement les procureurs généraux ou la *Gazette des tribunaux*. M. Aguet a décelé une lente et obscure évolution des ouvriers dans le sens d'une meilleure compréhension de leurs intérêts de classe au travers des grèves, et orienté par là de futures recherches. Son livre sera en effet indispensable à tous les historiens du mouvement ouvrier non seulement par la rigoureuse méthode de travail que nous avons indiquée plus haut mais aussi par les directions qu'il ouvre.

Ce serait toutefois faire injure à l'auteur que de se limiter à ses conclusions qu'il a voulues prudentes et qu'il a dû faire brèves ; l'examen détaillé des grèves remplit la majeure partie de son ouvrage et un index en facilite la consultation (il est en revanche regrettable que la table des matières soit si insuffisante). Quand on sait la partialité des sources, presque toutes d'origine bourgeoise, on ne peut qu'admirer le résultat obtenu par une patiente critique historique et un lent travail d'assemblage.

Comme tout livre d'avant-garde, cette étude doit servir de cadre et de référence à des recherches subséquentes d'ordre local. Celles-ci y feront certainement apparaître des lacunes. Mais son mérite essentiel restera à cet ouvrage : celui d'avoir ouvert la voie tout en présentant un tableau qui restera longtemps encore le seul à être si complet et si richement documenté.

Rolle

André Lasserre

MILORAD M. DRACHKOVITCH : *De Karl Marx à Léon Blum. — La crise de la social-démocratie*. E. Droz, Genève 1954, 180 p. (Etudes d'histoire économique, politique et sociale, VII.)

Le nouvel ouvrage de M. Drachkovitch — mémoire présenté au Collège de l'Europe à Bruges — tient beaucoup plus de l'essai politique que de l'étude historique, ceci n'étant pas dit pour diminuer l'intérêt de ce livre qui est grand, mais pour bien préciser l'optique de l'auteur qui est avant tout critique. Reprenant des thèses déjà présentées dans son premier livre : *Les socialismes français et allemand et le problème de la guerre (1870—1914)*, M. Drachkovitch relève la série de contradictions qui dominent dans les activités des chefs des mouvements socialistes qui s'inspirent de Marx, contradiction entre l'idéologie et l'application qui en est faite à la réalité, entre l'instrument de critique et l'usage qu'on en fit. Si l'auteur résume avec habileté l'évolution des partis socialistes d'à peu près tous les pays d'Europe entre 1900 et 1939, c'est avant tout pour donner une série d'exemples des contradictions entre une doctrine de lutte de classes, rarement, sinon jamais appliquée, et une politique de collaboration de classes, élément essentiel de l'action des socialistes démocratiques. Le résultat est pour l'auteur un « bilan négatif », une succession de qu'il appelle des « faillites en chaînes ». Les raisons de ces dernières, il les donne ainsi : « 1. La faiblesse générale de la démocratie européenne, dont le socialisme constituait partie intégrante entre les deux guerres. 2. Les métamorphoses profondes des classes sociales. 3. Les situations particulières dans les différents pays qui rendirent illusoire une action socialiste internationale unifiée. 4. Le phénomène des totalitarismes de gauche et de droite dont le caractère intrinsèque est resté incompris du socialisme démocratique. 5. L'absence de solutions propres et constructives pour remédier à la crise du capitalisme. 6. La carence doctrinale, donc manque de boussole idéologique. »

Il faut reconnaître que si les fondements historiques de son ouvrage sont solides, les interprétations données par l'auteur du phénomène socialiste demeurent criticables sur nombre de points, à l'inverse des explications fouillées qu'il avait données dans son premier volume. Le principal reproche qui pourrait être adressé à M. Drachkovitch est celui de n'avoir analysé le phénomène socialiste que partiellement, en se fondant avant tout sur l'idéologie et les activités des chefs socialistes, en laissant de côté tout ce qui a fait la vie profonde des partis socialistes et toute cette vaste transformation sociale